

Louise Vignaud dénonce « le silence imposé d'en haut »

Publié le 9 novembre 2023

VVVVV



Dans *Nuit d'octobre*, spectacle bouleversant cocécrit avec Myriam Boudenia, la dramaturge revient sur ce soir de 1961 lors duquel des manifestants algériens ont été tabassés et noyés dans la Seine.

LA VIE. Le 17 octobre 1961, à Paris, des Algériens manifestant pacifiquement contre le couvre-feu qui leur est imposé sont jetés dans la Seine par des policiers.

D'où est née l'envie de créer une pièce de théâtre sur ce crime d'État ?

LOUISE VIGNAUD. C'est d'abord la dimension humaine qui a été déterminante. Je me suis imaginé être le parent d'une fille disparue lors de cette manifestation : comment pleurer cette enfant dont l'existence est niée ? Comment pleure-t-on un disparu ? De nombreuses personnes sont mortes ce soir-là. Quelles en furent les conséquences sur leurs proches, sur ceux qui sont restés ? L'histoire de Fatima Bedar, une jeune fille de 15 ans partie manifester et jamais rentrée chez elle, a été très présente dans la conception de la pièce. Et

aussi celle de Brigitte Lainé, archiviste, qui a eu le courage de témoigner en soutien à Jean-Luc Einaudi, auteur de *La Bataille de Paris. 17 octobre 1961* (Seuil, 1991), à qui Maurice Papon, préfet de police de Paris à l'époque des faits, avait « intenté un procès en diffamation pour avoir qualifié de « massacre » ces événements. Témoignage qui vaudra à Brigitte Lainé de perdre son travail. La violence du silence imposé d'en haut est ce qui m'a motivée à écrire. En 1962, l'éditeur François Maspero a publié *le 17 octobre des Algériens*, de Paulette et Marcel Péju, livre qui racontait tout et a été aussitôt censuré. Le but de la pièce n'est pas tant de relater ce qui a eu lieu cette nuit-là que de l'aborder par le biais du vécu.

Votre spectacle pose la question de la représentation de la violence au théâtre. Comment avez-vous abordé cet aspect difficile à traiter sur scène ?

L.V. Je me sentais démunie face à la possibilité d'une représentation réaliste de la violence. Il fallait trouver une traduction théâtrale. Je me suis dit que le contre-champ pouvait être tout aussi parlant ; en montrant des blessés, mais aussi ceux sur qui cette violence se répercute. Sans exposer, par exemple, le moment où on viole Kheïra, une des héroïnes de la pièce, mais celui où elle se retrouve dans un institut, complètement brisée. De fait, cette violence suggérée est tout aussi troublante, même si elle agit différemment sur le spectateur. La scène de prologue dans la pharmacie, où des manifestants blessés viennent se réfugier, est le seul moment du spectacle qui a lieu le soir du 17 octobre 1961. De façon plus générale, j'ai conçu cette scène comme un inconscient du massacre, quelque chose qui se dépose dans l'esprit du spectateur et auquel tout le reste fait référence.

Une des forces du spectacle, c'est la présence des morts...

L.V. Oui, je trouve fabuleux de pouvoir faire parler les vivants et les morts au théâtre. Très vite, l'idée est venue d'un dialogue entre deux fantômes, Octobre et Zohra. Octobre concentre plusieurs figures d'Algériens disparus. C'est pour cela qu'on l'a appelé ainsi. Il véhicule un oubli et il va prendre le récit en pleine figure. Il est un peu comme cet ange que joue Bruno Ganz dans *les Ailes du désir* de Wim Wenders. Zohra, quant à elle, est un fantôme qui se souvient et qui veut qu'on se souvienne. Avec ces spectres, il s'agissait de confronter deux rapports contradictoires à la mémoire.